

ET SI ON VOYAIT LES CHOSES AUTREMENT ?

par Marie-France BRAURE

(Psychologue clinicienne pour enfants et adolescents
des Centres Médico-Psychologiques de Roubaix)

Voilà le titre, pour le moins surprenant, que les organisateurs de ce colloque m'ont proposé pour cette conférence. Il m'a évoqué une double interrogation : cherchait-on une autre vision des œuvres de Marguerite Yourcenar afin d'enrichir les recherches des universitaires ou s'agissait-il, à travers les écrits de l'auteur adulte, de retracer son enfance en comparant celle-ci à mon expérience de psychologue auprès d'enfants et d'adolescents à Roubaix ? D'emblée, ce deuxième aspect attirait plus mon attention, mais il me posait également un sérieux cas de conscience. En effet, comment une modeste psychologue comme moi pourrait-elle se permettre de faire un commentaire psychologique sur cet illustre personnage sans risquer de heurter le public par les hypothèses qu'elle pourrait avancer ? En discutant de ce dilemme avec les organisateurs, il s'avéra que ceux-ci tenaient à avoir un éclairage nouveau permettant une lecture différente de l'œuvre de Marguerite Yourcenar à travers les traumatismes et les blessures que celle-ci a subis durant son enfance et qu'elle a toujours voulu taire. Cet exposé ne se réduit pas à une lecture directe et simpliste des œuvres de Yourcenar. Il tend à donner une nouvelle image de ce personnage, différente de celle que peut en avoir le grand public.

La lettre de présentation de ce colloque évoque l'enfance hors du commun d'un écrivain qui a fait et assumé par la suite des choix peu conventionnels. Quel a été l'impact de son enfance sur ces choix ? Comment accepter le fait que Marguerite Yourcenar ait supporté la mort de sa mère, l'éducation stricte de son père, etc. sans connaître le moindre traumatisme et sans que cela influe ni sur son mode de vie, ni sur ses écrits ? J'ai tenté de retrouver, à travers des extraits de textes choisis, des éléments clés de la vie de Marguerite de Crayencour que j'ai ensuite analysés d'un point de vue psychanalytique. Il est clair que ces choix sont subjectifs ; chaque psychologue réagit à tel ou tel contenu en fonction de sa propre personnalité.

Les textes de Marguerite Yourcenar sont d'une grande richesse et ils auraient pu me mener à une multitude de réflexions et d'hypothèses, mais le temps qui m'est imparti est court et j'ai donc axé mes recherches sur quelques pistes : l'étude de la filiation, les premières relations mère-enfant ainsi que le rapport aux jeux et aux autres. Ces thèmes sont essentiels en psychologie, c'est pourquoi il m'a semblé opportun de m'y intéresser. Bien entendu, nous ne sommes plus en 1903 et Marguerite Yourcenar a été élevée dans un milieu privilégié, peu semblable à celui auquel je suis confrontée dans l'exercice de mon travail. Toutefois, les axes de réflexion sont généraux et universels.

Avant de me consacrer à l'enfance de Marguerite de Crayencour, je me suis intéressée à ses antécédents familiaux afin d'envisager le problème de la filiation et d'observer les phénomènes de répétition sur différentes générations. Pour cela, je me suis inspirée de la biographie *Qu'il eût été fade d'être heureux*¹ de Michèle Goslar. Celle-ci présente, en effet, les deux lignées familiales. L'examen des deux familles met très vite en relief l'importance de la mort, omniprésente. La grand-mère maternelle de Marguerite de Crayencour décède après une onzième grossesse prématurée. Les arrière-grand-mères maternelles de celle-ci meurent également des suites d'une couche. Fernande de Cartier, la mère de l'écrivain, est issue d'un mariage consanguin ayant déjà donné naissance à une fille infirme, Jeanne, à laquelle Fernande est très attachée, et à un fils, Gaston, atteint de troubles mentaux. Cela peut nous amener à nous interroger sur l'existence d'une fragilité génétique dans la lignée maternelle.

Après la disparition de sa mère, Fernande est élevée par une gouvernante allemande, Marguerite, qui devient vite un véritable substitut maternel. L'enfant lui reste attachée au point de transmettre son nom à sa propre fille. À l'âge de vingt ans, Fernande part vivre à Bruxelles chez sa sœur Jeanne. Elle se sent seule et se réfugie dans la lecture, le latin et l'histoire pour tuer son ennui. Fernande de Cartier se lance également dans de nombreux voyages, toujours en compagnie de sa gouvernante. Cette dernière joue le rôle de chaperon et empêche tout homme de s'approcher de la jeune femme. Il faut l'intervention d'une amie de la famille pour que Fernande rencontre, à l'âge de vingt-huit ans, un homme plus âgé, de famille noble, et veuf de fraîche date : Michel de Crayencour. Tous deux ont en commun le goût des livres et des voyages. Le mariage se

¹ Michèle GOSLAR, *Yourcenar, Qu'il eût été fade d'être heureux*, Bruxelles, éd. Racine, 1998.

Et si on voyait les choses autrement ?

déroule le 8 novembre 1901 et les jeunes époux partent voyager à travers l'Europe. Ils font des étapes ponctuelles au Mont-Noir chez Noémi, la mère de Michel de Crayencour, qui n'accepte pas le remariage de son fils et le fait comprendre au couple. Malgré les antécédents funestes de sa famille, Fernande éprouve le désir d'avoir un enfant afin qu'elle puisse correspondre à l'image de la femme idéale qu'elle s'est faite : une femme mariée et mère de famille.

Le mauvais sort s'acharne également sur la famille de Michel de Crayencour. À l'âge de dix ans, celui-ci perd sa sœur aînée, Gabrielle, à la suite d'une chute de cheval. Il subit alors la rancune et même la haine de sa mère qui ne peut accepter cette injustice. Dès lors, mère et fils ne cessent de s'opposer dans tous les domaines. Ils ne parviendront jamais à se réconcilier. Michel a une autre sœur, Marie, qui périt aussi d'une manière tragique au cours d'un accident de chasse. L'adolescence de Michel est instable : il voyage sans cesse, échoue dans ses études, perd de grosses sommes d'argent au jeu que son père doit rembourser. Finalement, il s'engage dans l'armée par goût pour les voyages, mais prend la fuite assez rapidement pour retrouver une maîtresse anglaise. Cette désertion entraîne une interdiction de séjour en France. Le père de Michel décide alors de marier son fils à une jeune fille de bonne famille, Berthe, vivant en Belgique. Les jeunes mariés ont un fils, Michel, un an après leur union. Préférant poursuivre leurs voyages, les parents décident de confier l'éducation de leur enfant à ses grands-mères et aux pensionnats. Le jeune Michel se sent abandonné et garde des griefs tout au long de sa vie contre ce père absent et indigne. La sœur de Berthe, Gabrielle, se joint au couple dans ses pérégrinations et devient plus qu'une simple compagne de voyage. La mort fait alors à nouveau irruption dans la vie de Michel ; il perd son épouse et sa belle-sœur à deux jours d'intervalle suite à une « légère intervention chirurgicale » qui devait éviter au jeune couple quelque situation embarrassante.

Michel finit par rencontrer Fernande et il l'épouse. Le couple s'installe à Bruxelles, au numéro 193 de l'avenue Louise, afin que Fernande soit proche de sa sœur Jeanne. Le 8 juin 1903, Marguerite de Crayencour vient au monde. Cet événement que l'auteur évoque soixante ans plus tard tient plus du carnage et du crime que d'une naissance heureuse.

Les draps salis du sang et des excréments de la naissance furent roulés en boule et portés dans la buanderie. Les visqueux et sacrés appendices

de toute nativité, dont chaque adulte a quelque peine à s'imaginer avoir été pourvu, finirent incinérés dans les braises de la cuisine.²

L'accouchement a été traumatique pour la mère comme pour l'enfant arrachée par les fers. Otto Rank est le premier en 1928 à parler du traumatisme de la naissance : toute naissance serait traumatique car elle induit une rupture par rapport à la période intra-utérine où tous les besoins sont comblés (c'est un état de nirvana en quelque sorte). En outre, le traumatisme serait lié à l'angoisse massive qui étreint le bébé : l'angoisse de la séparation insupportable qui intervient après neuf mois de relation fusionnelle avec la mère.

Si un relatif consensus existe chez les psychanalystes et les psychologues pour accepter le fait que la naissance soit traumatique, le point de vue de Rank sur ces états (nirvana, angoisse) n'est pas partagé par tous. C'est ainsi que le psychanalyste Bernard This insiste sur la perte très traumatique de la sécurité première du bébé, celle-ci étant due à la séparation brutale, aux angoisses externes, mais aussi aux manipulations du corps du bébé qui font suite à la coupure du cordon ombilical. Dans le cas de Marguerite Yourcenar, la sortie du ventre maternel à l'aide des forceps peut être vécue comme un traumatisme majeur tel que nous l'indique This. La mère aussi marquée par cette agression que l'enfant qu'elle vient de mettre au monde n'est plus accessible et disponible pour celui-ci. « La mère trop exténuée pour supporter une fatigue de plus détourna la tête quand on lui présenta l'enfant »³. Le fait que la mère évite son enfant du regard signale un trouble des interactions précoces. En effet, si l'on se réfère à Winnicott dans son remarquable article intitulé « Le rôle du miroir de la mère et de la famille dans le développement de l'enfant »⁴, le visage de la mère est le précurseur d'un miroir pour le bébé. C'est là que se joue toute la problématique de l'image de soi et de l'organisation narcissique. Voir et être vu permet au bébé de se sentir exister, mais aussi, à une autre échelle, d'accéder à son identité. Ainsi, si le regard de la mère ne répond pas, le miroir auquel elle correspond est certes visible, mais il ne reflète aucune image de soi. Comment alors être certain d'exister ?

Le regard est essentiel lors des premières interactions mère-enfant. Combien de femmes affirment qu'elles se sont senties mères dès qu'elles ont croisé, pour la première fois, le regard de leurs enfants !

² Marguerite YOURCENAR, *Souvenirs pieux*, EM, p. 722.

³ Marguerite YOURCENAR, *ibid.*

⁴ Donald Woods WINNICOTT, « Le rôle du miroir de la mère et de la famille dans le développement de l'enfant », *Processus de maturation*, Paris, Payot, 1970.